



De quel droit utilisons-nous les animaux pour notre bien-être ? Avons-nous des devoirs envers eux ? Peut-on les tuer ? Les dresser et en faire des animaux de compagnie ? Jean-Baptiste Jeangène Vilmer, ancien professeur d'éthique à Montréal et photographe de nature amateur, nous interroge. Avec des mots simples et clairs, il explique en quoi consiste l'éthique animale et souligne les cas de traitement des animaux qui posent des problèmes éthiques.

# Éthique animale : l'opinion française est prête à débattre



Jean-Baptiste Jeangène Vilmer  
www.jbjv.com

**L'éthique animale est très peu répandue en France. Pourquoi notre pays est-il en retard sur ces questions ?**

Le retard français peut s'expliquer par des raisons culturelles, politiques et philosophiques.

Culturellement, d'abord, on pense spontanément au rôle identitaire que les Français accordent à leur cuisine, à certains produits qui sont ailleurs considérés comme problématiques (le foie gras, qui depuis l'automne 2005 fait partie du « patrimoine culturel et gastronomique protégé en France »), et leur attachement à certaines « exceptions », comme la corrida, protégée au même titre que les combats de coqs par l'alinéa 3 de l'article 521-1 du Code pénal, en vertu d'un sophisme connu depuis deux millénaires sous le nom d'argumentum ad antiquitatem (appel à la tradition). Or, évidemment, ce n'est pas parce qu'une pratique existe depuis longtemps qu'elle est juste.

Politiquement, ensuite, la France est celle qui, en Europe, rechigne le plus à appliquer les directives communautaires en matière de protection animale, et cette réputation de lanterne rouge n'est

pas le fait de l'opinion publique qui, si l'on en croit les sondages, est plutôt soucieuse du bien-être animal, mais plutôt de l'influence des groupes de pression. La France est un pays d'éleveurs et de chasseurs.

Philosophiquement, enfin, la tradition humaniste qui met l'homme au centre de tout et lui subordonne son environnement — l'ethnocentrisme — fait qu'on s'intéresse assez peu aux autres traditions (anglo-saxonnes, mais aussi orientales). Celles qui sont susceptibles de remettre en cause la hiérarchie sécurisante dans laquelle nous avons placé l'homme et l'animal, et la manière même de faire de la philosophie en France. Cette dernière privilégie les approches historiques et abstraites et méprise les problèmes trop concrets, donc l'éthique appliquée dont relève l'éthique animale. Tout cela participe à figer la relation entre l'homme et l'animal et à freiner toute remise en cause.

**Vous expliquez que les gens ignorent plus ou moins volontairement les conditions de vie et traitements infligés aux animaux. Est-ce un sujet tabou ?**

S'il était réellement tabou, il serait d'une certaine manière pris au sérieux. Or, je crois que le problème est plutôt que la condition animale n'est pas prise au sérieux, parce que nous disposons d'une grande variété de discours-alibis et de stratagèmes pour nous distancier des animaux et banaliser notre comportement à leur égard en contournant soigneusement les questions délicates qui pourraient surgir au détour d'une captivité, d'une euthanasie ou d'un abattoir. Je suis intimement persuadé que le principal levier pour améliorer la condition animale est l'éducation critique des générations futures. D'où la nécessité de susciter un questionnement plus tôt, à l'école, à l'université.

**Vous parlez de la tendance des associations, et des hommes plus généralement, à faire du spécisme. Qu'est ce que c'est ?**

De la même manière que le sexisme et le racisme sont des discriminations selon le sexe et la race (avec toute la prudence dont il faut faire preuve à l'égard de ce concept), le spécisme est une discrimination selon l'espèce, un préjugé qui consiste à accorder davantage de considération morale au représentant d'une espèce pour le seul motif de l'appartenance à cette espèce. Le spécisme permet ainsi de discriminer les animaux entre eux : c'est cette schizophrénie morale, qui consiste à aimer les chiens et les chats tout en plantant nos fourchettes dans des vaches et des poulets, et en trouvant barbare qu'ailleurs, sur la planète, d'autres peuples puissent faire l'inverse.

Un certain nombre de personnes, et d'associations, qui basent leur action sur « l'amour » qu'elles portent à certains animaux, ont des comportements spécistes lorsqu'elles cherchent, par exemple, à faire abolir la fourrure de chiens et chats sans remettre en cause le moins du monde celle des animaux sauvages, du seul fait que les premiers sont nos gentils compagnons fidèles et soumis (fabriqués par nous pour l'être).

**Pour la plupart des gens, les militants appartiennent à une catégorie particulière et à part. On pourrait penser qu'il faut par exemple être végétarien pour protéger les animaux, or les gens ne veulent pas changer leur alimentation. Vous-même refusez de dire si vous l'êtes ou non. Pourquoi ?**

Parce que je ne veux pas participer au sectarisme que vous décrivez et qui, à mon avis, nuit gravement à la cause que défendent ces militants si prompts à distribuer des étiquettes. Dans l'inconscient collectif, on se « convertit » à l'éthique animale et on « devient » végétarien. On en fait donc quelque chose de grave, qui engage l'identité, et l'on intègre un « club ».

Il y a un autre aspect du végétarisme à tout cran qui me dérange, c'est qu'il désactive la faculté d'adaptation qui est nécessaire dans certaines situations et à laquelle je tiens particulièrement. Il est facile d'être végétarien quand on ne quitte jamais ses repères. J'ai eu la chance de beaucoup voyager, dans des conditions parfois difficiles et, de ce point de vue, il est impératif de savoir s'adapter. Je travaille cette année au Turkménistan, en Asie centrale, et cette expérience a des contraintes avec lesquelles il faut composer. Étant utilitariste et non déontologiste, je ne fais pas du végétarisme une question de principe.

**Nous sommes dans une phase de transition, qui d'ailleurs tend à évoluer dans le bon sens pour la cause animale. Pourtant, avec l'augmentation du nombre d'êtres humains sur la planète, les problèmes ne risquent-ils pas de s'aggraver ?**

Certains problèmes s'aggraveront, c'est vrai, notamment ceux qui concernent les animaux d'élevage. Selon les estimations de l'ONU, la production de viande et de lait devra doubler d'ici 2050. D'autres, cependant, pourraient être résolus. L'interdiction de la corrida, par exemple, n'est pas hors de portée, surtout dans le contexte européen. L'opinion française est prête, je crois, à débattre. Ce ne sont pas des réponses toutes faites que je propose, ni des principes immuables, mais un débat public qui, jusqu'à présent, était plus ou moins muselé.

**Sur la couverture de votre livre, le gorille a un regard particulièrement parlant et « humain ». Pensez-vous que la photographie pourrait avoir un rôle à jouer dans la protection des espèces animales ?**

C'est une question qui m'intéresse particulièrement puisque je pratique la photographie animalière. J'encourage naturellement ces activités non consommatrices de faune qui permettent de mettre à profit la nature prédatrice de l'homme, puisque la « chasse photo », comme on l'appelle aussi, et l'observation, présente les mêmes stimulations physiques et psychologiques que l'autre chasse. Sur le plan collectif, la photographie est un excellent moyen de sensibiliser les populations. Il est évident que des ouvrages spectaculaires comme ceux de Steve Bloom, par exemple, font transiter le respect que le public aura pour le photographe vers son objet, l'animal, dévoilé comme un véritable sujet.

Il faut prendre garde, cependant, qu'à force de photographier toujours les mêmes sujets, les grands animaux sauvages par exemple, nous ne participions pas au spécisme ambiant qui peut cristalliser certaines espèces comme des œuvres d'art que l'on admire dans les albums ou les documentaires animaliers, et du même coup légitimer par cette différence que les autres, celles qui sont dans nos assiettes, ont droit à moins de considération parce qu'elles sont moins « belles ».

Pratiquer l'affût ou l'approche sur la piste d'un animal, aux premières heures du matin, tous les sens en éveil, a l'avantage de maintenir éveillées nos pulsions animales, généralement endormies par la vie urbaine. Dans ce cas, le photographe est un passeur d'émotions et son travail peut véritablement éveiller des consciences et motiver les esprits à œuvrer pour la protection de la biodiversité. ■

Légende

Légende légende